L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 23 OCTOBRE 1847.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 81 rue de Chartres, et No. 13 rue du Camp.

NOUVELLE-ORLEANS
SAMEDI MATIN, 23 OCTOBRE 1847.

POUR LE CONGRÈS 2e DISTRICT.
H. G. THIBODEAUX.

SÉNAT DE LA LOUISIANE.

JAMES DICK.
ROBERT PREAUX.

CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.
1er District.—I. Wightman Smith, P. A. Wakfield
2 District.—W. J. Weisgerburn, Wm H. Garland.
3me District.—W. H. Avery, J. T. Russell, A. C. Bullitt.
4me District.—Preston W. Farrar, Theo Zacharie, Greer B. Duncan.
5me District.—Arnold Bodin, Jules Molaison.
6me District.—Armant Pilié, John Watkins.
7me District.—.....
Jules Casard.
8me District.—Victor Leblanc.
9me District.—A. Piernas

☞ Les whigs du Septième District Représentatif sont invités à se réunir samedi soir 23 du courant, à sept heures, au cale de M. Frédéric Toussan, encoignure Moreau et Champs-Elysées, pour choisir un candidat whig, pour représenter ce district à la prochaine législature, en remplacement de M. Wm C. C. Claiborne, candidat démissionnaire.

☞ Le comité central des whigs nous prie d'annoncer que trois grandes assemblées whigs (Mass Meetings) sont convoquées pour la semaine prochaine.

La première aura lieu Jeudi soir, 28 courant, dans la salle de Bal de la Bourse St-Louis, Première Municipalité.

La seconde, vendredi soir, 29 courant, dans la salle de Bal située à l'encoignure des rues Moreau et Champs-Elysées (Troisième Municipalité).

La troisième, samedi soir, 30 courant, à l'Arcade de Banks (Seconde Municipalité).

LE DEVOIR DES WHIGS.

La nomination des deux candidats pour le siége à compléter le ticket whig; et l'on peut dire avec vérité que rarement notre ticket a présenté plus de chances de succès. Il offre un ensemble de noms honorables parmi lesquels les hommes de talent ne sont certes point rares. Hession W. Farrar et Alex C. Bullitt jouissent depuis longtemps d'une belle réputation d'orateurs: le premier sait émouvoir par l'éclat de son génie et de sa parole, tandis que le second traite le bon sens et le jugement le plus solide de la forme la plus originale, souvent même la plus comique. Armand Pinée a fait ses preuves dans la Législature précédente, et l'on sait l'estime dont il avait conquise. Arnold Bodin est honoré aussi à se faire une belle place parmi nos orateurs. Les collègues des candidats à la représentation, dont notre mémoire vient de nous fournir les noms, tiendraient aussi leur rang d'une manière non convenable ou brillante. Les candidats pour le Sénat réunissent de leur côté des qualités qui les recommandent à l'appui de tous ces whigs. James Dick est un négociant très-net d'une réputation intacte et dont le crédit est le commerce de l'estime. Robert Preaux est un homme d'un cœur chaud et dévoué à de convictions sincères, et dont la vie politique a souvent témoigné de l'énergie. On est sûr de trouver en lui un vaillant et infatigable défenseur des saines doctrines, et ceux-là certes ne sont bien difficiles qui n'approuveront pas un pareil choix.

Maintenant, tout ce que nous avons mentionné, ce n'est pas reste là à faire! Une chose bien simple: les soutenir vigoureusement, employer tous efforts à les faire triompher en un mot les conduire le jour de la bataille comme le font les soldaters, c'est à dire voter en masse en faveur de leur nom en cédant à aucune considérations particulières qui tendraient à faire disparaître devant l'intérêt général. Au lieu de rallier toutes nos forces pour vaincre nos adversaires, nous les avons laissées se disperser, et nous nous sommes trouvés défaits pour avoir compté avec trop de confiance sur la victoire. C'est là une faute que nous devons éviter bien soigneusement. Le passé nous offre plus d'une fois punissant sévèrement pour ceux qui nous en ont pas retenue.

Nous le répétons, le devoir des whigs, c'est de voter en masse pour leurs candidats: c'est de se dévouer avant tout au succès de la cause. Cette cause est bonne, cette cause leur est chère. Qu'a la pensée qui doit les guider et les faire passer s'il peut en exister chez quelques-uns d'entre eux, parderssus toutes les objections de personne. Les candidats, quel que soit d'ailleurs leur mérite intrinsèque, travailleront avec dévouement à l'œuvre commune, on peut en être sûr; et à défaut de toute autre, cette recommandation devrait être puissante en leur faveur.

Le conseil de voter en masse pour les candidats whigs, nous le répétons spécialement aux électeurs du second district où un candidat soi-disant indépendant menace de diviser les voix. Le devoir de nos amis dans cette partie de l'Etat est avant tout de nommer le candidat whig Pierre Turpin. Leur succès passé est une gage qu'ils sont en quelque sorte contractés pour l'avenir envers le parti le second district, représenté dans dernier au Congrès par un whig, ne doit pas l'être cette année par un locofoco, pas même par un *indépendant*.

MEXIQUE.

Le vapeur *Fanny*, cap. Scott, parti de Vera-Cruz le 11 courant, est arrivé hier matin dans notre port. Il avait à bord soixante cinq soldats et matelots licenciés ou malades. Durant ses premiers jours de sa traversée, ce navire a éprouvé de continuels vents de nord. Quelques jours avant son départ, le navire *Venice*, et les bateaux *Margaretta Huey* et *Victory* avaient quitté Vera-Cruz en destination pour la Nouvelle-Orléans. Les navires *Palestine* et *Mary Emery* étaient arrivés à Vera-Cruz. Ce dernier, venant de New-York, avait amené des troupes et des munitions pour le service des Etats-Unis. Le transport à vapeur *New-Orleans*, capt. Auld, était attendu de Tampico le 14, et devait repartir de Vera-Cruz dans un très court délai.

Nous avons reçu les séries complètes de nos journaux de Vera-Cruz jusqu'aux dernières dates, mais nous n'y trouvons que fort peu de chose à glaner. Il n'était rien venu de Mexico, le *Tenesse of Liberty* écrit à ce propos en date du 12, sous la rubrique de "Nouvelles de l'intérieur": "Rien, absolument rien". Child est à Puebla. Lane avance vers cette ville, et Santa Anna s'en éloigne. Notre ville prend de la force; les routes deviennent libres et les gorges se disparaissent. Bientôt peut-être nous aurons quelque chose de nouveau, et nous nous empressons de le soumettre à nos lecteurs."

Il n'était venu au départ du vapeur *Fanny*, nous a dit du 9 ou 10 dans le même journal, de Paris courrier mexicain, venu de Jalapa, nous avons reçu la nouvelle que le général Lane et son détachement étaient arrivés dans cette ville et qu'il n'est reste que peu de jours. Il avait pris promptement en route pour Puebla. La marche du général n'a pas été entravée depuis le Puente Nacional jusqu'à Jalapa."

Le colonel Wilson est complètement remis de la maladie qui avait fait craindre pour ses jours; il a repris ses fonctions de gouverneur.

Les Mexicains ne se gênent pas beaucoup pour faire autant de mal que possible à leurs "amis les ennemis," quand ils en trouvent l'occasion. Dernièrement quelques uns d'entre eux ont pillé un brick américain qui se trouvait dans la rade de Sacrificios. Le capitaine s'est mis en cour martiale et a pris quelques uns de ces malfaiteurs qui passent pour les autres.

Des lettres de Jalapa, portant la date du 6, nous ont été publiées dans l'*Arco Iris* de Vera-Cruz annoncent que Santa Anna était le 3 à Tepeyahualco avec un corps de troupes, avec l'intention d'attaquer le convoi parti de Vera-Cruz le 1er, mais il paraît qu'il aura manqué le coup, car le convoi était à Puebla le 4, se trouvant pour accélérer sa marche, il avait laissé en arrière quelques hommes, quelques chariots et des bêtes de somme qui pourront bien être tombés entre la mains des Mexicains.

Les hauteurs de Puebla ou nos troupes se sont fortifiées, étaient toujours occupées par les Mexicains qui espéraient les prendre par la famine. Quant aux renforts, partis de Vera Cruz, ils sont pressés d'arriver au secours de leurs camarades.

Le général Herrera a, dit-on, réuni à Queretaro six mille hommes de garde nationale, qu'on dit des troupes d'élite.

A Jalapa, des brigands et des voleurs qui se découvrent de tête de guérilles, maltraitaient et pillaient la population sans défense de la ville et de la campagne.

La malle est encore d'un jour en retard pour les villes du Nord. Nous avons eu hier les journaux et les lettres de New-York et de Philadelphie du 13, de Washington du 15, et de Charleston du 17.

Deux nouveaux régiments.—Si l'on en croit l'*Union*, le département de la guerre s'est décidé à lever immédiatement deux nouveaux régiments. L'un sera pris dans le Tennessee où l'on compte déjà bon nombre de compagnies toutes prêtes à s'enrôler; l'autre dans le Michigan où les volontaires non plus ne manquent pas.

Marine.—La corvette des Etats-Unis *Albany*, commandant John Kelly, qui s'en va convoyer des passagers à Chagres et qui de là viendra rallier l'escadre du Golfe, est partie de New-York le 11 courant. Les passagers sont M. Seth Barton, chargé d'affaires auprès de la République du Pérou, et M. Randolph Clay, chargé d'affaires au Chili, avec sa femme et sa sœur.

Yucatan.—La *Patria* annonce quelle a reçu la nouvelle d'une autre révolution dans le Yucatan. Notre confrère qui nous en promet les détails, devrait en même temps nous apprendre le numéro d'ordre qu'il faut donner à ce dernier mouvement.

Pennsylvanie.—L'élection de Shunk, candidat locofoco au poste de gouverneur, est certaine. Il a jusqu'à présent un avantage assez marqué sur tous ses concurrents pour que de résultat ne soit pas définitif.

Ohio.—L'élection des membres de la Législature de cet Etat vient tenue le 12 courant. Le résultat en est assez important en ce que la nouvelle législature aura à établir la répartition représentative de l'Etat. Une dépêche télégraphique, publiée par l'*Intelligencer* de Petersburg, annonce que "les premiers retours ont été des plus favorables aux whigs." Nous n'aimons pas à nous flatter de fausses espérances, et nous attendons patiemment quelque chose de plus positif.

Effets du dernier orage.—Les dégâts causés par l'orage du 7 courant dans le Maryland, la Virginie et la Pennsylvanie, sont fort considérables. On ne peut pas encore les évaluer tous, et cependant l'on arrive déjà, d'après les premiers renseignements, à un chiffre d'environ un demi-million. Avec l'activité qui distingue les Americains, on répare déjà les routes et les ponts endommagés. Toute trace de ce sinistre aura promptement disparu.

Henry A Wise, ex-ministre des Etats-Unis au Brésil, est arrivé à Washington le 13 courant. Il a été reçu immédiatement par le Président; puis il a eu une longue conférence avec le Secrétaire d'Etat.

La compagnie du chemin de fer de l'Erie avait ouvert dernièrement un emprunt pour l'achèvement des travaux de cette grande voie de communication. L'emprunt, hypothéqué sur le chemin de fer lui-même et portant 7 pour cent d'intérêt annuel, a été pris presque immédiatement, partie au pair, partie à prime, par des capitalistes de New-York et de la Nouvelle-Angleterre. La route s'achèvera et donnera certainement de beaux bénéfices.

Chronique Locale.

Accident.—Hier, vers midi, plusieurs enfans se roulaient gaîment au coin des rues du Port et de la Levee, dans la Troisième Municipalité, lorsqu'ils furent atteints par un cheval chargé de coton vide et qui passait. Le timon de la voiture s'étant pris sous leur corps, on a vu verbiler à gaz, le cheval chargé d'une balle de coton et la precipiter sur le trottoir. La direction n'a pu éviter la bourde mais elle a pu en prendre les rênes du genou.

Incendie.—Hier, vers cinq heures, une incendie a éclaté dans le magasin de MM. J. & R. Geddes rue du Commerce. Les pompiers, accourus sur le champ, se sont rendus maîtres des flammes, mais le contenu du magasin a été assez fortement endommagé par l'eau.

Noyés.—Avant-hier soir, vers sept heures moins un quart, plusieurs esclaves étaient assis sur le garde-feu du bateau à vapeur *Amazon*, attaché au quai, lorsque tout-à-coup, ils ont été employés à décharger le navire. Leur poids fit céder la bainstrade et deux d'entre eux furent précipités dans l'eau. L'esclave Stephen appartenant au capitaine Winter, a été noyé, l'autre, plus heureux, a pu être sauvé.

Recours Suzeneau.—La 3e Municipalité n'offre absolument rien à la chronique, où s'y occupe d'élections tout aussi à présent que dans les autres parties de la ville, et qui dit élection dit absence complète des nouvelles locales. Nous en avons encore pour un peu plus d'une semaine.

Recorder Baldwin.—William Sherlan comparaissait hier devant le recorder Baldwin, sous prévention de vol; il a été renvoyé pardevant la Première Cour de District. Wilson Wurtz a été renvoyé pardevant le même tribunal, pour voies de fait.

New York.—La société de Bienfaisance française a célébré le 10 courant, l'anniversaire de sa fondation par un grand banquet, donné dans les salons de Delmonico, sous la présidence de M. Lecoq. Tous ceux qui savent ce que c'est que patrie, l'humanité et la plus sincère sympathie en région dans cette fête de famille. Parmi les toasts, nous en trouvons qui ont pour la Louisiane un intérêt direct. Les voici d'après le *Courrier des Etats-Unis*:

"M. Bonnière de la Nouvelle-Orléans parle et boit en l'honneur des habitans de New-York qui ont récemment contribué à soulager les infortunes causées par la fièvre jaune dans la ville de la Nouvelle-Orléans. Il a passé avec le plus grand tact quoique double, dit-il, cet expression d'un seul et même sentiment. "A la Louisiane et au Canada, ces deux anciens enfants de la France, quoique séparés d'elle par l'immensité des mers, ont conservé précieusement les traditions de son genre, l'un au Nord, l'autre au Sud de l'Union. A la Louisiane et au Canada, auxquels nous pouvons éternellement une affection intérieure."

—Une proclamation du gouverneur Young a fixé, aujourd'hui 23 novembre le jour des actions de grâces publique pour l'Etat de New-York.

Le *Courrier des Etats-Unis* fournit plusieurs petites notices relatives aux armées. A la requête de la direction d'Astor Place, Benedetti, ténor, a été autorisé à se soustraire à fournir une caution de trois mille gourdes.

Toute la famille Ravel est partie le 9 octobre pour France, sur le paquebot la *Duchesse d'Orléans*. Ces habiles danseurs ne se bornent pas de revenir aux Etats-Unis avant deux ou trois saisons.

—Les quarante-huit petites danseuses viennoises sont de retour au Park, où elles feront probablement une nouvelle moisson de bouquets et de dollars. Tout près de là, le général Tom Pouce donne, au Museum Américain, ses grands levers, qui attirent une cour nombreuse.

—La compagnie lyrique était de retour à New-York et se proposait de donner quelques représentations avant son départ pour la Havane. Ce départ devait avoir lieu le 19 a bord du *Guadalquivir*.

On assure que le bruit de l'engagement de Rubini est une nouvelle sérieuse qui a pour garantie la signature de señor Marty lui-même. Tant mieux, car si le grand tenor iait tant que de passer les mers, il viendra certainement jusqu'ici.

—Des voleurs se sont amusés à couper et enlever, sur une distance d'environ trois milles, les fils de fer de la ligne télégraphique qui s'étend à l'Ouest de Rochester. Pour achever la plaisanterie, ils ont aussi volé le fil de fer apporté par les ouvriers chargés de réparer le dommage.

Le major Hobbs et sa mission.—Nous sommes informés, dit l'*Union* du 13, que des lettres du major Hobbie, récemment reçues, annoncent qu'il reviendra probablement aux Etats-Unis dans le steamer Washington. Sa dernière lettre est datée de Bâme, d'où il était sur le point de partir pour Londres.

Le major a fait en Allemagne les arrangements les plus satisfaisants pour la réception de nos sommers et la transmission des lettres.

Il n'avait pas encore terminé ses arrangements avec la France, mais il espérait trouver à Londres, en y arrivant, une réponse favorable aux propositions faites au gouvernement français.

Il a trouvé dans la plupart des hommes d'Etat, en Angleterre, et notamment en sir Robert Peel et lord John Russell, un grand esprit de conciliation, mais le surintendant général des postes a fait quelque difficulté pour accéder à ses propositions avant la convocation du Parlement.

Pendant l'absence de M. Bancroft, une proposition avait été faite à M. Brodhead, le secrétaire de la légation, tendant à suspendre momentanément l'ordre de notre Directeur des Postes remis aux lettres expédiées du Canada; mais M. Brodhead avait refusé d'y accéder à moins que le Département des Postes en Angleterre ne fît aussi disparaître l'inégalité du port pour les lettres apportées en Angleterre par nos steamers. On avait l'espoir que l'esprit de libéralité du gouvernement lerait enfin cesser toutes les difficultés à ce sujet, et se prêterait à un arrangement satisfaisant pour notre gouvernement.

Champagne américain.—M. Longworth de Cincinnati annonce qu'il a fait l'an dernier dans son vignoble de Catawba 6,000 bouteilles de vin de Champagne qui seront d'une qualité supérieure et pourront lutter avec les meilleurs crûs de France. Il mettra en vente en vente l'année prochaine, dès qu'il sera tout à fait à point.

Départ de troupes.—Le navire *Empire* est parti le 12 de New-York avec 400 hommes d'infanterie et d'artillerie. Il en prendra 600 en passant à Charleston, et transportera le tout à Vera-Cruz.

Filouterie en grand.—Un journal de Boston raconte que M. Isaac Vanley, de North Berwick, a eu son portefeuille enlevé au dépôt du chemin de fer du Maine; ce portefeuille contenait environ $400 en excellent papier. La dernière quinzaine a donné à l'industrie civilisatrice des *pickpockets* de Boston un produit net de $2,000 dont on ne rattrapera pas le premier sou.

POLITIQUE ETRANGERE.

Situation de l'Espagne.—Il y a peu de jours encore, une double perspective s'ouvrait devant l'Espagne. On peut s'en souvenir, le moment semblait venu où il fallait qu'elle opérât entre un retour à une politique sérieuse et digne et une série d'agitations stériles, d'intrigues tortueuses et vulgaires, plus compromettantes cent fois pour l'avenir constitutionnel du pays que les déchirements sanglants de la guerre civile. L'appel qui avait été fait au général Narvaez nous avait paru d'un heureux augure; c'était à notre avis, un grand pas vers une issue favorable, par cela seul que le duc de Valence était plus que tout autre en position de mettre un terme honnête et convenable aux fatales divisions qui séparent la reine Isabelle et le roi. Là en effet était la question, là elle est encore aujourd'hui. Toute solution qui ne serait pas un rapprochement entre les époux royaux serait pour l'Espagne le signal de bouleversements dont il serait difficile de calculer la portée. Voilà pourquoi on pouvait se féliciter de l'avènement aux affaires d'un homme et d'un parti dont l'intervention devait être salutaire.

Ce n'est pas, quoi qu'on en ait pu dire, que nous nous soyons fait aucune illusion sur la facilité de la tentative du général Narvaez. Malheureusement, en Espagne, il y a toujours un tiers de chemin pour l'attaque que pour l'ordre, et certes il n'était pas difficile de prévoir que toutes ces ambitions de bas étage qui s'agitent à Madrid se figureraient, que l'intrigue, poussée à bout, se concentrerait dans un dernier effort pour parer l'attaque directe qui lui était portée; mais ce qu'on pouvait dire et ce qui est encore vrai, malgré le peu de succès qu'a eu, momentanément du moins, la tentative du général Narvaez, c'est que le parti modéré, dont il est un des chefs, est seul en position, par ses doctrines comme par le rôle qu'il a joué dans les difficultés récentes, de pacifier l'Espagne. Ce n'est pas nous seulement qui le pensons, c'est la Reine elle-même: l'arrivée du duc de Valence à Madrid avait relevé l'esprit public. Il y a une sorte de thermomètre auquel on mesure souvent le degré de confiance qu'inspire une situation politique, c'est la Bourse. Eh bien! on a vu, chose assez extraordinaire, les fonds hausser à Madrid, lorsqu'un militaire était chargé de former un cabinet; là ont baissé au contraire, ou plutôt la Bourse est restée muette, aucune affaire n'a eu lieu lorsqu'un banquier l'a emporté. C'est là le degré de confiance qu'inspirait le général Narvaez et M. Salamanca. S'il faillait une preuve de plus, on n'aurait qu'à jeter les yeux sur le ministère qui s'est formé à défaut de celui que voulait constituer le général Narvaez. De qui se compose-t-il? D'un spéculateur effréné, trafiquant du pouvoir, qui n'a d'autre but que de réparer les brèches de sa fortune, et de quelques-unes de ses créatures, dont le nom n'a, du reste, que peu d'importance. M. Salamanca, aidé du général Serrano et de M. Bulwer, a eu beau chercher, il n'a pas trouvé une seule notabilité politique pour s'associer à son œuvre; son ministère restera bien le ministère de l'agiotage et de l'intrigue, et vraiment il n'est pas qu'à sourire de cette crédulité jouée par un favori ridicule, par un agioteur aux abois, et par un diplomate habile à exploiter toutes les passions, si les plus sérieux intérêts d'un grand pays n'étaient en jeu.

Tout-à-la force, toute la puissance qu'a pu déployer cette intrigue de diverses couleurs qui règne à Madrid a donc abouti à ce grand résultat, de donner à l'Espagne M. Salamanca pour premier ministre, sous l'égide du général Serrano et de M. Bulwer. On pense bien que, dans ces conditions, la question du palais reste entière. Il faut l'avouer cependant, le cabinet Salamanca a trouvé un moyen ingénieux et surtout inopiné de la résoudre: il veut que l'Espagne vive comme si cette question n'existait pas, et il a en conséquence interdit à la presse de s'occuper de la reine, du roi, du mariage et de ses conséquences, c'est-à-dire à peu près de tout ce qui peut aujourd'hui intéresser le pays. Ce n'est pas d'ailleurs la seule mesure par laquelle le nouveau cabinet ait inauguré son entrée au pouvoir. Les circonstances sont évidemment trop propices, l'état de la Catalogne est trop calme et trop rassurant, pour qu'il n'ait pas dû s'empresser d'ouvrir la porte à tous les réfugiés; aussi a-t-il promulgué la plus large amnistie qui jamais ait été donnée, et il sera certainement curieux de voir Cabrera aller s'établir à Valence ou même à Madrid. Pour Espartero, il est très vrai que le général Serrano et ses adhérens étaient quelque peu gênés par leur hostilité contre l'ancien régent, mais la difficulté n'est point. On a cru qu'il fallait opposer un nom militaire à celui du général Narvaez, dont on connaît l'influence sur l'armée, et le duc de la Victoire a été nommé sénateur; ses honneurs et ses titres lui ont été solennellement rendus. Le cabinet Salamanca, pour peu qu'on lui laisse de latitude, ne restera pas évidemment en si beau chemin. Déjà on a répandu beaucoup de bruits sur les intentions du nouveau ministère espagnol; d'après certaines personnes, certaines notions n'iraient à rien moins qu'à proposer ôtérieurement aux cortès le divorce de la reine et le changement de la loi de succession. Que ces éventualités aient été débattues à Madrid et ailleurs, nous en sommes parfaitement convaincus, M. Serrano et M. M. Bulwer nous en sont garans; mais quelques efforts qu'on fasse pour aggraver la situation intérieure de l'Espagne, l'imaginant avec pas heureusement venu encore de traiter officiellement ces questions, et s'avait qu'on touche à ces grands problèmes, le cabinet Salamanca aura peut-être disparu, comme un intermède bouffon qui lasse bientôt le public et qu'on chasse de la scène. Les événemens repréndront alors un sens politique sérieux que nous avouons ne pouvoir leur trouver en ce moment, et nous ne doutons pas que l'Espagne, se consultant elle même, ne voie clairement quel est son intérêt dans la crise où on l'a souvent jetée.

(Revue des deux mondes.)

Parents dénaturés.—Un couple d'émigrés, récemment arrivés d'Angleterre à Kingston, Canada, Timothé et Marie Burke, ont été convaincus d'avoir assassiné leur fils, David Burke, âgé d'environ cinq ans; des indices accablants font croire, en outre, qu'ils ont fait périr une petite fille de deux ans qui restait. Voici ce que la justice a pu tirer empirée des coupables à recueillir cet égard.

Aussitôt après leur débarquement les prisonniers s'adressèrent à divers fermiers du voisinage pour avoir du travail; leurs enfants étaient alors avec eux; le jour suivant ils n'avaient déjà plus que la petite fille et le surlendemain il en resta absolument seuls. Cette remarque ayant éveillé des soupçons, on fit des recherches et le corps du jeune garçon fut trouvé caché, partie sous un vieux abeau, partie sous des pierres et broussailles amoncelées, et soigneusement les fils attachés à son cou. Quant à la petite fille, elle fut trouvée morte, non loin des dépouilles de son frère, mais sans que son petit corps portât aucun signe de violence; on présume qu'abandonnée aux intempéries, elle a succombé à la faim. Le jeune femme a prétendu avoir entendu le matin des cris d'enfant dans le bois, malheureusement qu'il est que le soir qu'il fit cette révélation.

FEUILLETON

Mémoires d'un Médecin.

JOSEPH BALSAMO.
Par Alexandre Dumas.

TROISIÈME PARTIE.

(Voir l'Abeille du 14, 15, 16, 18, 19, 20 et 21.)

XI.

Le pis-aller de Sa Majesté Louis XV.

Le roi Louis XV n'était pas tellement débonnaire, que l'on pût causer tous les jours politique avec lui.

—En effet, la politique l'ennuyait fort, et, dans ses mauvais jours, il s'en tirait avec cet argument, auquel il n'y avait rien à répondre:

—Bah! la machine durera bien toujours autant que moi!

Lorsque la circonstance était favorable, on en profitait; mais il était rare que le monarque ne reprît pas son avantage qu'au moment de bonne humeur lui avait fait perdre.

Madame Dubarry connaissait si bien son roi, que, comme les pêcheurs qui savent leur mer, elle ne s'embarquait jamais par le mauvais temps.

Or, ce moment où le roi la venait voir à Lucienne était un des meilleurs instants possibles.—Le roi avait eu tort la veille, il savait d'avance qu'on l'allait gronder. Il devait être de bonne prise ce jour-là.

Toutefois, si confiant que soit le gibier qu'on attend à l'affût, il y a toujours chez lui un certain instinct dont il faut savoir se défier.—Mais ce instinct est nul en défaut quand le chasseur mit s'y prendre.

Voici comment s'y prit la comtesse à l'endroit du gibier royal, qu'elle voulait amener dans ses panneaux.

Elle était, comme nous croyons l'avoir déjà dit, dans un déshabillé fort galant, comme Boucher en met à ses bergères.

Seulement elle n'avait pas de rouge, le rouge était l'antipathie du roi Louis XV.

Aussitôt qu'on eut annoncé Sa Majesté, la comtesse mit sur son pot de rouge et commença de se frotter les joues avec acharnement.

Le roi vit, de l'antichambre, à quelle occupation se livrait la comtesse.

—Eh! dit-il en entrant; la méchanse, elle se farde.

—Ah! bonjour, sire, dit la comtesse sans se déranger de devant sa glace, et sans s'interrompre dans son opération, même lorsque le roi l'embrassa au cou.

—Vous ne m'attendiez donc pas, comtesse? demanda le roi.

—Pourquoi donc cela, sire?

—Que vous saluiez ainsi votre figure?

—Au contraire, sire, j'étais sûre que le journée ne passerait point sans que j'eusse l'honneur de voir Votre Majesté.

—Ah! comme vous me dites cela, comtesse.

—Vous trouvez?

—Oui. Vous êtes sérieuse comme M. Rousseau quand il écoute sa musique.

—C'est qu'en effet, sire, j'ai quelque chose de sérieux à dire à Votre Majesté.

—Ah! bon! Je vous vois venir, comtesse.

—Vraiment?

—Oui; des reproches....

—Mais! mieux donc, Sire.... Et pourquoi, je vous prie?

—Mais parce que je ne suis pas venu hier.

—Oh! Sire, vous me rendrez cette justice que je n'ai pas la prétention de confisquer Votre Majesté.

—Jeannette, tu te fâches.

—Oh! non pas, Sire; je suis toute fâchée.

—Ecoutez, comtesse, je vous assure que je n'ai pas cessé de songer à vous.

—Bah!

—Et que cette soirée m'a semblé éternelle.

—Mais, encore un coup, Sire, je ne vous parle point de cela, ce me semble. Votre Majesté passe ses soirées où il lui plaît, cela ne regarde personne.

—En famille, madame, en famille.

—Sire, je ne m'en suis pas même informée.

—Pourquoi cela?

—Dame! vous conviendrez, Sire, que ce serait mal séant de ma part.

—Mais alors, s'écria le roi, si vous ne m'en voulez point de cela, de quoi m'en voulez-vous? car enfin, il n'est d'être juste en ce monde.

—Je ne vous en veux pas, Sire.

—Cependant, puisque vous êtes fâchée.

—Je suis fâchée, oui, sire; quant à cela, c'est vrai.

—Mais de quoi?

—D'être un pis-aller.

—Vous, grand Dieu!

—Moi! oui, moi! la comtesse Dubarry! la jolie Jeanne, la charmante Jeannette, la séduisante Jeanneton, comme dit Votre Majesté; oui, je suis le pis-aller.

—Mais en quoi?

—En ce que j'ai mon roi, mon amant, quand Mme de Choiseul et Mme de Grammont n'en veulent plus.

—Oh! oh! comtesse....

—Ma foi! tant pis, je dis tout net les choses que j'ai le droit de dire, moi. Tenez, Sire, en sûreté que madame de Grammont vous a souvent guetté à l'entrée de votre chambre à coucher. Moi, je prendrai le contrepied de la noble duchesse; je guetterai, à la sortie, et le premier Choiseul ou la première Grammont qui me tombera sous la main.... Tant pis, ma foi!

—Comtesse! comtesse!

—Que voulez-vous! je suis une femme mal élevée, moi. Je suis la maîtresse de Blaque, la belle Boulonnaise, vous savez.

—Comtesse, les Choiseul se vengeront.

—Que m'importe, pourvu qu'on se vengent de ma vengeance.

—On nous comptera.

—Vous avez raison.

—Ah!

—J'ai un moyen merveilleux, et je vais le mettre à exécution.

—Que t'ai demandé le roi inquiet.

—C'est de m'en aller purement et simplement.

Le roi haussa les épaules.

—Ah! vous n'y croyez pas, Sire!

—Ma foi, non.

—Cet que vous ne vous donnez pas la peine de rancuner. Vous me confondez avec d'autres.

—Comment cela!

—Sans doute, Mme de Châteauroux voulait être reine; Mme de Pompadour voulait être reine; les autres voulaient être riches, puissantes, humiliées les femmes de la cour du poids de leurs faveurs. Moi je n'ai aucun de ces défauts.

—C'est vrai.

—Tandis que j'ai beaucoup de qualités.

—C'est encore vrai.

—Vous ne dites pas un mot de ce que vous pensez.

—Oh! comtesse, personne n'est plus convaincu que moi de ce que vous valez.

—Soit, mais écoutez; ce que je vais dire ne peut pas nuire à votre conviction.

—Dites.

—D'abord, je suis riche! et n'ai besoin de personne.

—Vous voulez me le faire regretter, comtesse.

—Ensuite, je n'ai pas le moindre orgueil pour tout ce qui flatait ces dames, le moindre désir pour tout ce qu'elles ambitionnaient; j'ai toujours vu mon amant avant toute chose, mon amant tout-à-fait mousquetaire, mon amant tout-à-fait roi. Du jour où je n'aime plus, je ne tiens à rien.

—Espérons que vous tenez encore un peu à moi, comtesse.

—Je n'ai pas fini, Sire.

—Continuez donc, madame.

—J'ai encore à dire à Votre Majesté que je suis jolie, que je suis jeune, que j'ai encore devant moi des jours de bonheur, que je sens que seulement la plus heureuse femme du monde, mais encore la plus honorée, du jour où je ne serai plus la maîtresse de Votre Majesté. Vous sourez, Sire. Je sais fâchée de vous dire alors que c'est que vous ne réfléchissez pas. Les autres favorisent, mon cher roi, quand vous avez assez d'elles et que votre peuple en avait trop, vous les chassiez, et vous vous faisiez bénir de votre peuple qui exécrait la disgrâcie comme auparavant; mais moi, je n'attendrai pas mon renvoi.

Non, je quitterai la place et je serai navrée à tous que je l'ai quittée. Je donnerai cent mille livres aux pauvres. J'irai passer huit jours pour faire pénitence dans un couvent, et avant un mois j'aurai mon portrait dans toutes les glaces pour faire pendant à la Madeleine repentie.

—Oh! comtesse, vous ne parlez pas sérieusement, dit le roi.

—Regardez-moi, Sire, et voyez si je suis ou non sérieuse; jamais de ma vie, je vous le jure, au contraire, je ne parlais plus sérieusement.

—Vous ferez cette mesquinerie, Jeanne. Mais avez-vous que vous me mettez le marché à la main, madame la comtesse.

—Non, Sire; car vous mettre le marché à la main, ce serait vous dire simplement: choisissez entre ceci et cela.

—Tandis!

—Tandis que je vous dis: Adieu, Sire! — et voilà tout.

—Le roi pâlit, mais cette fois de colère.

—Si vous vous oubliez ainsi, madame, prenez garde.

—A quoi? Sire.

—Je vous enverrai à la Bastille.

—Moi!

—Oui, vous, et à la Bastille on s'ennuie plus encore qu'ici.

—Oh! Sire, dit la comtesse en joignant les mains, si vous me faisiez cette grace.

—Quelle grace?

—De m'envoyer à la Bastille.

—Hein!

—Vous me combleriez.

—Comment cela?

—Eh! oui. Mon ambition cachée est d'être populaire comme M. de La Chalotais ou M. de Voltaire. La Bastille me manque pour cela un peu de Bastille, et je suis la plus heureuse des femmes. Ce sera une occasion pour moi d'écrire des mémoires moi, sur vos ministres, sur vos filles, sur vous-même, et de transmettre ainsi toutes les vertus de Louis le Bien-Aimé à la postérité la plus reculée. Fourrisses la lettre de cachet, Sire. Tenez, moi, je fournis la plume et l'encre.

—Et elle pousse vers le roi une plume et un encrier qui se trouvaient sur le guéridon.

Le roi, ainsi brave, réfléchit un moment, et se levant:

—C'est bien. Adieu, madame, dit-il.

—Mes chevaux! s'écria la comtesse. Adieu, Sire.

Le roi fit un pas vers la porte.

Chon parut.

—Mes malles, mon service de voyage et la poste; allons, allons, dit-elle.

—La poste! fit Chon attérée, qu'y a-t-il donc, bon dieu!

—Il y a, ma chère, que si nous ne partons pas au galop vite, Sa Majesté va nous envoyer à la Bastille. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Dépêche, Chon, dépêche.

Ce reproche frappa Louis XV au cœur; il revint à la comtesse et lui prit la main.

—Pardon, comtesse, de ma vivacité, dit-il.

—En vérité, Sire, je suis étonnée que vous ne m'ayez pas aussi menacée de la potence.

—Oh! comtesse!

—Sans doute.—Est-ce qu'on ne pend pas les voleurs?

—Eh bien?

—Est-ce que je ne vole pas la place de Mme de Grammont?

—Comtesse!

—Dame! c'est mon crime, Sire.

—Ecoutez, comtesse, soyez juste: vous m'avez exaspéré.

—Et maintenant?

Le roi lui tendit les mains.

Nous avions tort tous deux. Maintenant, pardonnons-nous mutuellement.

—Est-ce sérieusement que vous demandez une réconciliation, Sire?

—Sur ma foi.

—Vat-en, Chon.

—Sans rien commander? demanda la jeune femme à sa sœur.

—Au contraire, commande tout ce que j'ai dit.

—Comtesse.

—Mais qu'on attende de nouveaux ordres.

—Ah!

—Chon sortit.

—Vous me voulez donc? dit la comtesse au roi.

—Par-dessus tout.

—Réfléchissez à ce que vous dites là, Sire.

Le roi réfléchit en effet, mais il ne pouvait reculer; et d'ailleurs, il voulait voir jusqu'où iraient les exigences du vainqueur.

—Parlez, dit-il.

—Tout à l'heure. Faites-y attention, Sire!—je partais sans rien demander.

—Je l'ai bien vu.

—Mais, si je reste, je demanderai quelque chose.

—Quoi? Il s'agit de savoir quoi, voilà tout.

—Ah! vous le savez bien.

—Non.

—Si fait, puisque vous faites la grimace.

—Le renvoi de M. de Choiseul!

—Précisément.

—Impossible, comtesse.

—Mes chevaux, alors.

—Mais, mauvaise tête....

—Signez ma lettre de cachet pour la Bastille, ou la lettre qui congédie le ministre.

—Il y a un milieu, dit le roi.

—Merci, de votre clémence, Sire; je partirai sans être inquiétée, à ce qu'il paraît.

—Comtesse, vous êtes femme.

—Heureusement.

—Et vous raisonnez politique en véritable femme mutine et colère. Je n'ai pas de raison pour congédier M. de Choiseul.

—Je comprends, l'idole de vos parlements, celui qui les apaisent dans leur révolte.

—Enfin, il faut me prévenir.

—Le prétexte est la raison du faible.

—Comtesse, c'est un honnête homme que M. de Choiseul, et les honnêtes gens sont rares.

—C'est un honnête homme qui vous vend des robes noires, lesquelles vous mangent tout l'or de votre royaume.

—Pas d'aggravation, comtesse.

—Le motif sûrez.

—Mon Dieu! s'écria Louis XV dépité.

—Mais, au lieu d'écrire de son côté la comtesse, je suis bien sûre; que m'importerait à moi les parlements, les Choiseul, mon gouvernement; que m'importe le roi-même, à moi, sou pis-aller.

—Encore.

—Voyons, comtesse, deux heures de réflexion.

—Dix minutes, Sire. Je passe dans ma chambre, glisse mon votre réponse sous la porte; le pap